

Objet d'étude: Le personnage de roman du XVIIème siècle à nos jours.

Séquence 1: Portraits de femmes

Lectures analytiques:

- 1) Mme de Lafayette, ***La Princesse de Clèves*** (1678): Portrait de Melle de Chartres.
De « Il parut alors à la cour... » à « pleins de grâce et de charmes ».
- 2) Abbé Prévost, ***Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*** (1731): Première apparition de Manon.
De « J'avais marqué le temps de mon départ » à « d'un grand secours pour elle et pour moi ».
Manuel p.368.
- 3) G. Flaubert, ***Madame Bovary***, II partie chapitre VIII, (1857): Catherine Leroux.
De « Catherine-Nicaise-Elisabeth Leroux » à « ce demi-siècle de servitude ».
- 4) A. Ernaux, ***La femme gelée*** (1981): Les débuts du mariage.
De « Un mois, deux mois que nous sommes mariés » à « et nous dodine, tendrement, innocemment »

Textes et documents complémentaires:

1) Amour et mariage:

Mme de La Fayette: ***La princesse de Clèves***, la dernière entrevue entre Mme de Clèves et M. de Nemours
Molière: ***L'Ecole des femmes*** 1662 (Acte III, scène 2), Arnolphe, Agnès.
Alfred de Musset: ***On ne badine pas avec l'amour*** 1834 (Acte II, scène 5) Camille, Perdican.

1) Femmes libérées?

Montesquieu, ***Lettres Persanes*** (1721), Lettre 161 (Manuel, p.370).
Choderlos de Laclos, ***Les liaisons dangereuses*** (1782), Lettre 81 (Manuel, p. 374)
E. Zola, ***Nana*** (1880)
De « Et lâchant la chemise... » à « une almée dansant la danse du ventre ».

2) Portraits de mères

Colette, ***Sido*** (1930)
John Steinbeck, ***Les raisins de la colère*** (1939)
Jean Giono, ***Un roi sans divertissement*** (1947)

3) Manon Lescaut, Abbé Prévost (1731)

Analyse des couvertures de quelques éditions.

Portraits de femmes, lectures analytiques

1) Texte 1, Madame de Lafayette, La Princesse de Clèves (1678)

L'apparition de Melle de Chartres

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

2) Texte 2: Abbé Prévost, Manon Lescaut (1731)

Première rencontre (Manuel p.368 et 369)

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon coeur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon coeur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au

plaisir qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter

La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que, si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges. J'ajoutai mille choses pressantes. Ma belle inconnue savait bien qu'on n'est point trompeur à mon âge ; elle me confessa que, si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétais que j'étais prêt à tout entreprendre, mais, n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir je m'en tenais à cette assurance générale, qui ne pouvait être d'un grand secours pour elle et pour moi.

3) Texte 3: G. Flaubert, Madame Bovary (1857) Chapitre VIII, Deuxième Partie.

Le portrait de Catherine Leroux

Ce passage se situe pendant les Comices agricoles. Un certain nombre de paysans et de fermiers sont récompensés pour leur production. Avant cet extrait, MM. Lehérissé et Cullembourg ont remporté ex aequo un prix de 60 francs dans la catégorie "race porcine". Le président du jury énumère ensuite diverses catégories: Engrais flamand, – culture du lin, – drainage, – baux à longs termes, – services de domestiques.

« Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux, de Sassetot-la-Guerrière, pour cinquante-quatre ans de service dans la même ferme, une médaille d'argent – du prix de vingt-cinq francs ! »

« Où est-elle, Catherine Leroux ? » répéta le Conseiller. Elle ne se présentait pas, et l'on entendait des voix qui chuchotaient :

– Vas-y !

– Non.

– À gauche !

– N'aie pas peur !

– Ah ! qu'elle est bête !

– Enfin y est-elle ? s'écria Tuvache.

– Oui !... la voilà !

– Qu'elle approche donc !

Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au

milieu d'une compagnie si nombreuse ; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du Conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.

4) Texte 4: Annie Ernaux, La Femme gelée (1981)

Premiers temps

Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple moderno-intellectuel. Qui pourrait encore m'attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s'enlise, doucement. En y consentant lâchement. D'accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence.

Par la dînette. Le restau universitaire fermait l'été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l'extra, pas du courant. Aucun passé d'aide-culinaire dans les jupes de maman ni l'un ni l'autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, «non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien !». Je suis humiliée. Mes parents, l'aberration, le couple bouffon. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l'horizon, monsieur père laisse son épouse s'occuper de tout dans la maison, lui si disert, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c'est tout. À toi d'apprendre ma vieille. Des moments d'angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu'il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multi-couleurs, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d'avant. Maintenant, c'est la nourriture corvée.

Je n'ai pas regimbé, hurlé ou annoncé froidement, aujourd'hui c'est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l'écume d'un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c'est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l'entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter. Pire, j'ai pensé que j'étais plus malhabile qu'une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement. Il fallait changer. À la fac, en octobre, j'essaie de savoir comment elles font les filles mariées, celles qui, même, ont un enfant. Quelle pudeur, quel mystère, «pas commode» elles disent seulement, mais avec un air de fierté, comme si c'était glorieux d'être submergée d'occupations. La plénitude des femmes mariées. Plus le temps de s'interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, le réel c'est ça, un homme, et qui bouffe, pas deux yaourts et un thé, il ne s'agit pas d'être une braque. Alors, jour après jour, de petits pois cramés en quiche trop salée, sans joie, je me suis efforcée d'être la nourricière, sans me plaindre.

«Tu sais, je préfère manger à la maison plutôt qu'au restau U, c'est bien meilleur !» Sincère, et il croyait me faire un plaisir fou.

Moi je me sentais couler. Version anglaise, purée, philosophie de l'histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts c'est distrayant mais ça tourne peu à peu aux arts d'agrément. J'ai terminé avec peine et sans goût un mémoire sur le surréalisme que j'avais choisi l'année d'avant avec enthousiasme. Pas eu le temps de rendre un

seul devoir au premier trimestre, je n'aurai certainement pas le capes, trop difficile. Mes buts d'avant se perdent dans un flou étrange. Moins de volonté. Pour la première fois, j'envisage un échec avec indifférence, je table sur sa réussite à lui, qui, au contraire, s'accroche plus qu'avant, tient à finir sa licence et sciences po en juin, bout de projets. Il se ramasse sur lui-même et moi je me dilue, je m'engourdis. Quelque part dans l'armoire dorment des nouvelles, il les a lues, pas mal, tu devrais continuer. Mais oui, il m'encourage, il souhaite que je réussisse au concours de prof, que je me «réalise» comme lui. Dans la conversation, c'est toujours le discours de l'égalité. Quand nous nous sommes rencontrés dans les Alpes, on a parlé ensemble de Dostoïevski et de la révolution algérienne. Il n'a pas la naïveté de croire que le lavage de ses chaussettes me comble de bonheur, il me dit et me répète qu'il a horreur des femmes popotes.

Intellectuellement, il est pour ma liberté, il établit des plans d'organisation pour les courses, l'aspirateur, comment me plaindrais-je. Comment lui en voudrais-je aussi quand il prend son air contrit d'enfant bien élevé, le doigt sur la bouche, pour rire, «ma pitchoune, j'ai oublié d'essuyer la vaisselle...» tous les conflits se rapetissent et s'engluent dans la gentillesse du début de la vie commune, dans cette parole enfantine qui nous a curieusement saisis, de ma poule à petit coco, et nous dodine tendrement, innocemment.

Textes et activités complémentaires:

1) Amour et mariage

I La princesse de Clèves: dernière entrevue entre la princesse de Clèves et M. de Nemours.

"Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments, et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître ; néanmoins, je ne saurais vous avouer sans honte que la certitude de n'être plus aimée de vous comme je le suis me paraît un si horrible malheur, que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais ; mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur ? et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur ; peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en aurait pas trouvé en moi ; mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre : je crois même que les obstacles ont fait votre constance ; vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre ; et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter. Ah ! madame, reprit M. de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez : vous me faites trop d'injustice, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler ; rien ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux : vous avez déjà eu plusieurs passions ; vous en auriez encore ; je ne ferais plus votre bonheur ; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi : j'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie".

II A propos du mariage et de l'éducation des filles: Molière, L'Ecole des femmes, 1662

ARNOLPHE, assis.

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage.
Levez un peu la tête, et tournez le visage.
675 Là, regardez-moi là, durant cet entretien :
Et jusqu'au moindre mot imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès, et cent fois la journée
Vous devez bénir l'heur de votre destinée :
Contempler la bassesse où vous avez été,
680 Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise :
Et jouir de la couche et des embrassements,
D'un homme qui fuyait tous ces engagements ;
685 Et dont à vingt partis fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux

Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux ;
 Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse,
 690 À mériter l'état où je vous aurai mise ;
 À toujours vous connaître, et faire qu'à jamais
 Je puisse me louer de l'acte que je fais [5] .
 Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage.
 À d'austères devoirs le rang de femme engage :
 695 Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
 Pour être libertine [6] et prendre du bon temps.
 Votre sexe n'est là que pour la dépendance.
 Du côté de la barbe est la toute-puissance.
 Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
 700 Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
 L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne :
 L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne.
 Et ce que le soldat dans son devoir instruit
 Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
 705 Le valet à son maître, un enfant à son père,
 À son supérieur le moindre petit frère,
 N'approche point encor de la docilité,
 Et de l'obéissance, et de l'humilité,
 Et du profond respect, où la femme doit être
 710 Pour son mari, son chef, son seigneur, et son maître.
 Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
 Son devoir aussitôt est de baisser les yeux ;
 Et de n'oser jamais le regarder en face
 Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce,
 715 C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui :
 Mais ne vous gêtez pas sur l'exemple d'autrui.
 Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
 Dont par toute la ville on chante les fredaines :
 Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
 720 C'est-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin.
 Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne ;
 C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne :
 Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu ;
 Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu :
 725 Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes,
 Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
 Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons :
 Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
 Si votre âme les suit et fuit d'être coquette,
 730 Elle sera toujours comme un lis blanche et nette :
 Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
 Elle deviendra lors noire comme un charbon.

III A propos de l'amour et de la fidélité: Alfred de Musset, **On ne badine pas avec l'amour**, 1834, acte II,
 scène 5

CAMILLE: Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et vous devez avoir beaucoup appris en peu de temps avec un cœur et un esprit comme les vôtres. Dites-moi, avez-vous eu des maîtresses ?

PERDICAN: Pourquoi cela ?

CAMILLE: Répondez-moi, je vous en prie, sans modestie et sans fatuité.

PERDICAN: J'en ai eu.

CAMILLE: Les avez-vous aimées ?

PERDICAN: De tout mon cœur.

CAMILLE: Où sont-elles maintenant ? Le savez-vous ?

PERDICAN: Voilà, en vérité, des questions singulières. Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne suis ni leur mari ni leur frère ; elles sont allées où bon leur a semblé.

CAMILLE: Il doit nécessairement y en avoir une que vous ayez préférée aux autres. Combien de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimée le mieux ?

PERDICAN: Tu es une drôle de fille ! Veux-tu te faire mon confesseur ?

CAMILLE: C'est une grâce que je vous demande, de me répondre sincèrement. Vous n'êtes point un libertin, et je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amour, car vous le méritez, et vous ne vous seriez pas livré à un caprice. Répondez-moi, je vous en prie.

PERDICAN: Ma foi, je ne m'en souviens pas.

CAMILLE: Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une femme ?

PERDICAN: Il y en a certainement.

CAMILLE: Est-ce un de vos amis ? Dites-moi son nom.

PERDICAN: Je n'ai pas de nom à vous dire, mais je crois qu'il y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois.

CAMILLE: Combien de fois un honnête homme peut-il aimer ?

PERDICAN: Veux-tu me faire réciter une litanie, ou récites-tu toi-même un catéchisme ?

CAMILLE: Je voudrais m'instruire, et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je vous épousais, ne devriez-vous pas répondre avec franchise à toutes mes questions, et me montrer votre cœur à nu ? Je vous estime beaucoup, et je vous crois, par votre éducation et par votre nature, supérieur à beaucoup d'autres hommes. Je suis fâchée que vous ne vous souveniez plus de ce que je vous demande ; peut-être en vous connaissant mieux je m'enhardirais.

PERDICAN: Où veux-tu en venir ? parle ; je répondrai.

CAMILLE: Répondez donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent ?

PERDICAN: Non.

CAMILLE: Je ferais donc mieux de vous épouser ?

PERDICAN: Oui.

CAMILLE: Si le curé de votre paroisse soufflait sur un verre d'eau, et vous disait que c'est un verre de vin, le boiriez-vous comme tel ?

PERDICAN: Non.

CAMILLE: Si le curé de votre paroisse soufflait sur vous, et me disait que vous m'aimerez toute votre vie, aurais-je raison de le croire ?

PERDICAN: Oui et non.

CAMILLE: Que me conseilleriez-vous de faire le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus ?

PERDICAN: De prendre un amant.

CAMILLE: Que ferai-je ensuite le jour où mon amant ne m'aimera plus ?

PERDICAN: Tu en prendras un autre.

CAMILLE: Combien de temps cela durera-t-il ?

PERDICAN: Jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, et alors les miens seront blancs. [...]

PERDICAN: Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour ?

CAMILLE: Y croyez-vous, vous qui parlez ? Vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir ; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées ; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc que le monde ? Il me semble que vous devez cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tel que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'une autre sur les lèvres. Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé ; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été ; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour, pour qu'il puisse passer ainsi de mains en mains jusqu'à la mort ? Non, ce n'est pas même une monnaie ; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe elle garde son effigie.

PERDICAN: Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent !

CAMILLE: Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien ; la froide nonne qui coupera mes cheveux pâlera peut-être de sa mutilation ; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs ; il n'en manquera pas un seul sur ma tête lorsque le fer y passera ; je ne veux qu'un coup de ciseau, et quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

PERDICAN: Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE: J'ai eu tort de parler ; j'ai ma vie entière sur les lèvres. Ô Perdican ! ne raillez pas, tout cela est triste à mourir.

PERDICAN: Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste ; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même, et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne ?

CAMILLE: Qu'est-ce que vous dites. J'ai mal entendu.

PERDICAN: Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non ?

CAMILLE: Je le crois.

PERDICAN: Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes ; elles te les ont fait toucher ; et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas ? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie ; tu t'es signée devant leurs cicatrices, comme devant les plaies de Jésus ; elles t'ont fait une place dans leurs processions lugubres, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudissent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries ? Ô mon enfant ! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver ? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente ? Elles qui s'assoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir, et font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes, sais-tu qui elles sont ?

CAMILLE: Vous me faites peur ; la colère vous prend aussi.

PERDICAN: Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille ? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin ? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font, de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme ? Ah ! comme elles t'ont fait la leçon ! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante ! Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues me refusait un baiser de frère ; mais ton cœur a battu ; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE: Ni pour moi, n'est-ce pas ?

PERDICAN: Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

Il sort.

2) Femmes libérées?

Texte 1: Montesquieu, Lettres persanes, lettre 161

Oui, je t'ai trompé; j'ai séduit tes eunuques; je me suis jouée de ta jalousie; et j'ai su de ton affreux sérail faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir; le poison va couler dans mes veines: car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule, pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs? Non: j'ai pu vivre dans la servitude; mais j'ai toujours été libre: j'ai réformé tes lois sur celles de la nature; et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâces encore du sacrifice que je t'ai fait; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon coeur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la terre; enfin de ce que j'ai profané la vertu en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour: si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un coeur comme le mien t'était soumis. Nous étions tous deux heureux; tu me croyais trompée, et je te trompais.

Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage? Mais c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne; la plume me tombe des mains; je sens affaiblir jusqu'à ma haine; je me meurs.

Du sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab 1, 1720.

Texte 2: Choderlos de Laclos, les liaisons dangereuses, lettre 81

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? Quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites & manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher.

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler : forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré ; j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que depuis vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sécurité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné.

J'étais bien jeune encore, et presque sans intérêt : mais je n'avais à moi que ma pensée, et je m'indignais qu'on pût me la ravir ou me la surprendre contre ma volonté. Munie de ces premières armes, j'en essayai l'usage : non contente de ne plus me laisser pénétrer, je m'amusais à me montrer sous des formes différentes ; sûre de mes

gestes, j'observais mes discours ; je réglais les uns et les autres, suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'était utile de laisser voir.

Texte 3: Emile Zola, **Nana**

Le roman décrit l'ascension et la chute de la courtisane Nana pendant les trois dernières années du Second Empire. Femme fatale et « mangeuse d'hommes », celle-ci les collectionne (hauts-dignitaires, aristocrates, bourgeois,...) et les mène inmanquablement à leur perte (faillite, suicide,...). L'extrait proposé met en scène, dans la chambre de Nana, le comte Muffat et son amante. Celui-ci lit un article de Fauchery, journaliste au Figaro, qui attaque violemment la courtisane. Pendant ce temps, Nana, totalement nue, se contemple dans le miroir de son armoire à glace.

Et, lâchant la chemise, attendant que Muffat eût fini sa lecture, elle resta nue. Muffat lisait lentement. La chronique de Fauchery, intitulée la Mouche d'or, était l'histoire d'une fille, née de quatre ou cinq générations d'ivrognes, le sang gâté par une longue hérédité de misère et de boisson, qui se transformait chez elle en un détraquement nerveux de son sexe de femme. Elle avait poussé dans un faubourg, sur le pavé parisien; et, grande, belle, de chair superbe ainsi qu'une plante de plein fumier, elle vengeait les gueux et les abandonnés dont elle était le produit. Avec elle, la pourriture qu'on laissait fermenter dans le peuple, remontait et pourrissait l'aristocratie. Elle devenait une force de la nature, un ferment de destruction, sans le vouloir elle-même, corrompant et désorganisant Paris entre ses cuisses de neige, le faisant tourner comme des femmes, chaque mois, font tourner le lait. Et c'était à la fin de l'article que se trouvait la comparaison de la mouche, une mouche couleur de soleil, envolée de l'ordure, une mouche qui prenait la mort sur les charognes tolérées le long des chemins, et qui, bourdonnante, dansante, jetant un éclat de pierreries, empoisonnait les hommes rien qu'à se

poser sur eux, dans les palais où elle entrait par les fenêtres.

Muffat leva la tête, les yeux fixes, regardant le feu.

— Eh bien? demanda Nana.

Mais il ne répondit pas. Il parut vouloir relire la chronique. Une sensation de froid coulait de son crâne sur ses épaules. Cette chronique était écrite à la diable, avec des cabrioles de phrases, une outrance de mots imprévus et de rapprochements baroques. Cependant, il restait frappé par sa lecture, qui, brusquement, venait d'éveiller en lui tout ce qu'il n'aimait point à remuer depuis quelques mois.

Alors, il leva les yeux. Nana s'était absorbée dans son ravissement d'elle-même. Elle pliait le cou, regardant avec attention dans la glace un petit signe brun qu'elle avait au-dessus de la hanche droite; et elle le touchait du bout du doigt, elle le faisait saillir en se renversant davantage, le trouvant sans doute drôle et joli, à cette place. Puis, elle étudia d'autres parties de son corps, amusée, reprise de ses curiosités vicieuses d'enfant. Ça la surprenait toujours de se voir; elle avait l'air étonné et séduit d'une jeune fille qui découvre sa puberté. Lentement, elle ouvrit les bras pour développer son torse de Vénus grasse, elle ploya la taille, s'examinant de dos et de face, s'arrêtant au profil de sa gorge, aux rondeurs fuyantes de ses cuisses. Et elle finit par se plaire au singulier jeu de se balancer, à droite, à gauche, les genoux écartés, la taille roulant sur les reins, avec le frémissement continu d'une almée dansant la danse du ventre.

3) Portraits de mères:

Texte 1 : Colette, *Sido*, 1930.

[La narratrice, dont la famille habite en province, évoque le souvenir de sa mère, revenant de l'un de ses séjours à Paris.]

Elle revenait chez nous lourde de chocolat en barre, de denrées exotiques et d'étoffes en coupons, mais surtout de programmes de spectacles et d'essence à la violette, et elle commençait de nous peindre Paris dont tous les attraits étaient à sa mesure, puisqu'elle ne dédaignait rien.

En une semaine elle avait visité la momie exhumée, le musée agrandi, le nouveau magasin, entendu le ténor et la conférence sur La Musique birmane. Elle rapportait un manteau modeste, des bas d'usage, des gants très chers. Surtout elle nous rapportait son regard gris voltigeant, son teint vermeil que la fatigue rougissait, elle revenait ailes battantes, inquiète de tout ce qui, privé d'elle, perdait la chaleur et le goût de vivre. Elle n'a jamais su qu'à chaque retour l'odeur de sa pelisse en ventre-de-gris¹, pénétrée d'un parfum châtain clair, féminin, chaste, éloigné des basses séductions axillaires², m'ôtait la parole et jusqu'à l'effusion.

D'un geste, d'un regard elle reprenait tout. Quelle promptitude de main ! Elle coupait des bolducs³ roses, déchaînait des comestibles coloniaux, repliait avec soin les papiers noirs goudronnés qui sentaient le calfatage⁴. Elle parlait, appelait la chatte, observait à la dérobée mon père amaigri, touchait et flairait mes longues tresses pour s'assurer que j'avais brossé mes cheveux... Une fois qu'elle dénouait un cordon d'or sifflant, elle s'aperçut qu'au géranium prisonnier contre la vitre d'une des fenêtres, sous le rideau de tulle, un rameau pendait, rompu, vivant encore. La ficelle d'or à peine déroulée s'enroula vingt fois autour du rameau rebouté⁵, étayé d'une petite éclisse⁶ de carton... Je frissonnai, et crus frémir de jalousie, alors qu'il s'agissait seulement d'une résonance poétique, éveillée par la magie du secours efficace scellé d'or...

1- Pelisse en ventre-de-gris : manteau en fourrure de ventre d'écureuil.

2- Axillaire : qui vient des aisselles. Colette évoque les odeurs de sueur.

3- Bolduc : ruban.

4- Calfatage : traitement des coques des navires avec du goudron pour les rendre étanches.

5- Rebouté : réparé.

6- Éclisse : plaque servant à étayer, c'est -à-dire à soutenir, un membre fracturé.

Texte 2 : John Steinbeck, *Les Raisins de la colère*, 1939.

[Tom Joad est de retour chez lui. Il retrouve sa famille, son père, le vieux Tom, ses grands parents, ses frères et sœurs plus jeunes ainsi que sa mère, Man, décrite dans l'extrait suivant.]

Elle regardait dans le soleil. Nulle mollesse dans sa figure pleine, mais de la fermeté et de la bonté. Ses yeux noisette semblaient avoir connu toutes les tragédies possibles et avoir gravi, comme autant de marches, la peine et la souffrance jusqu'aux régions élevées de la compréhension surhumaine. Elle semblait connaître, accepter, accueillir avec joie son rôle de citadelle de sa famille, de refuge inexpugnable¹. Et comme le vieux Tom et les enfants ne pouvaient connaître la souffrance ou la peur que si elle-même admettait cette souffrance et cette peur, elle s'était accoutumée à refuser de les admettre. Et comme, lorsqu'il arrivait quelque chose d'heureux ils la regardaient pour voir si la joie entraînait en elle, elle avait pris l'habitude de rire même sans motifs suffisants. Mais, préférable à la joie, était le calme. Le sang-froid est chose sur laquelle on peut compter. Et de sa grande et humble position dans la famille, elle avait pris de la dignité et une beauté pure et calme. Guérisseuse, ses mains avaient acquis la sûreté, la fraîcheur et la tranquillité ; arbitre, elle était devenue aussi distante, aussi infaillible qu'une déesse. Elle semblait avoir conscience que si elle vacillait, la famille entière tremblerait, et que si un jour elle défailait ou désespérait sérieusement, toute la famille s'écroulerait, toute sa volonté de fonctionner disparaîtrait.

1- Inexpugnable : qu'on ne peut pas prendre par la force.

Texte 3 : Jean Giono, *Un Roi sans divertissement*, 1947.

[Mme Tim est la femme du châtelain de Saint-Baudille. Autour d'elle s'organisent des fêtes familiales dont le narrateur garde le souvenir.]

[...] Mme Tim était abondamment grand-mère. Les filles occupaient aussi des situations dans les plaines, en bas autour.

A chaque instant, sur les chemins qui descendaient de Saint-Baudille on voyait partir le messager et, sur les chemins qui montaient à Saint-Baudille, on voyait monter ensuite des cargaisons de nourrices et d'enfants. L'aînée à elle seule en avait six. Le messager de Mme Tim avait toujours l'ordre de faire le tour des trois ménages et de tout ramasser.

C'étaient, alors, des fêtes à n'en plus finir : des goûters dans le labyrinthe de buis¹; des promenades à dos de mulets dans le parc ; des jeux sur les terrasses et, en cas de pluie, pour calmer le fourmillement de jambes de tout ce petit monde, des sortes de bamboulas² dans les grands combles³ du château dont les planchers grondaient alors de courses et de sauts, comme un lointain tonnerre.

Quand l'occasion s'en présentait, soit qu'on revienne de Mens (dont la route passe en bordure d'un coin de parc), soit que ce fût pendant une journée d'automne, au retour d'une petite partie de chasse au lièvre, c'est -à-dire quand on était sur les crêtes qui dominent le labyrinthe de buis et les terrasses, on ne manquait pas de regarder tous ces amusements. D'autant que Mme Tim était toujours la tambour-major⁴.

Elle était vêtue à l'opulente d'une robe de bure⁵, avec des fonds énormes qui se plissaient et se déplissaient autour d'elle à chaque pas, le long de son corps de statue. Elle avait du corsage et elle l'agrémentait de jabots de linon⁶. A la voir au milieu de cette cuve d'enfants dont elle tenait une grappe dans chaque main, pendant que les autres giclaient autour d'elle, on l'aurait toute voulue. Derrière elle, les nourrices portaient encore les derniers-nés dans des cocons blancs. Ou bien, en se relevant sur la pointe des pieds et en passant la tête par-dessus la haie, on la surprenait au milieu d'un en-cas champêtre, distribuant des parts de gâteaux et des verres de sirop, encadrée, à droite, d'un laquais (qui était le fils Onésiphore de Prébois) vêtu de bleu, portant le tonnelet d'orangeade et, à gauche, d'une domestique femme (qui était la petite fille de la vieille Nanette d'Avers), vêtue de zinzolins⁷ et de linge blanc, portant le panier à pâtisserie. C'était à voir !

1- Buis : arbuste.

2- Bamboula : fête.

3- Combles : espaces compris entre le dernier étage de la demeure et le toit.

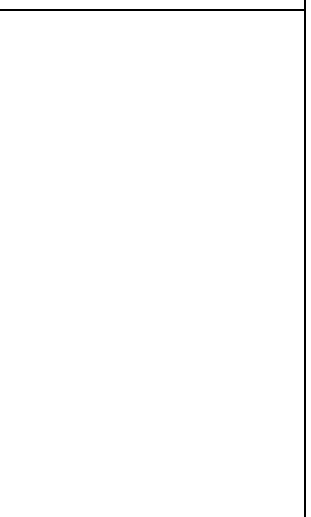
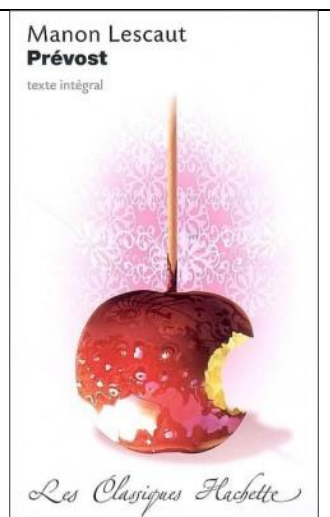
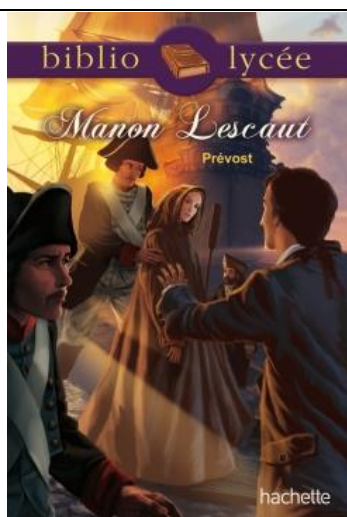
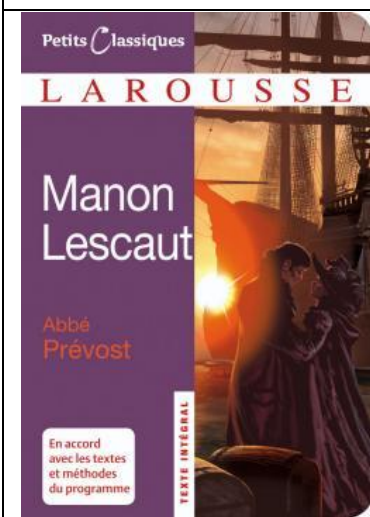
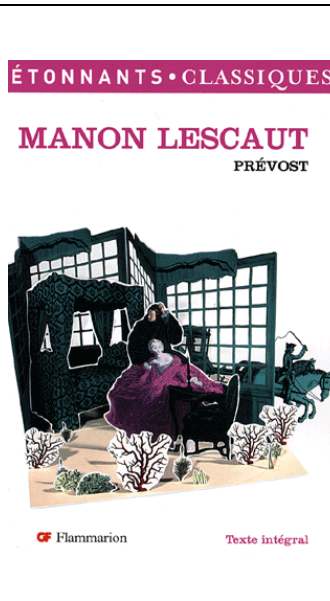
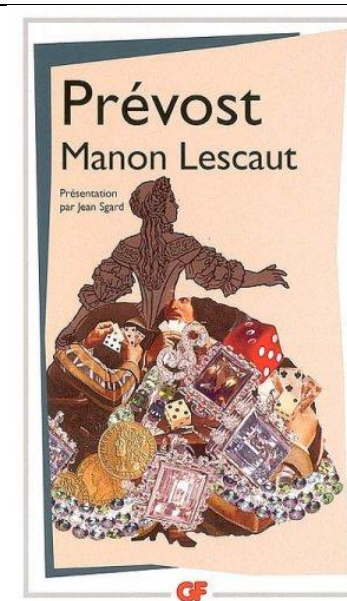
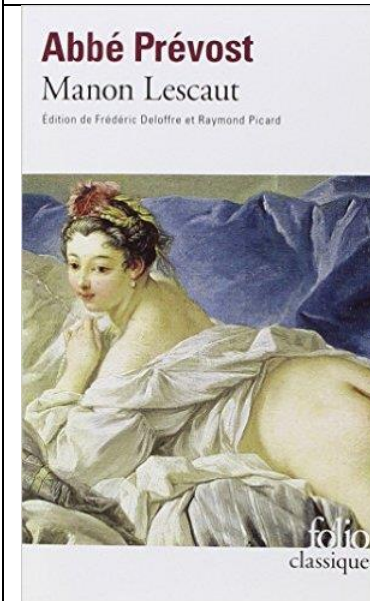
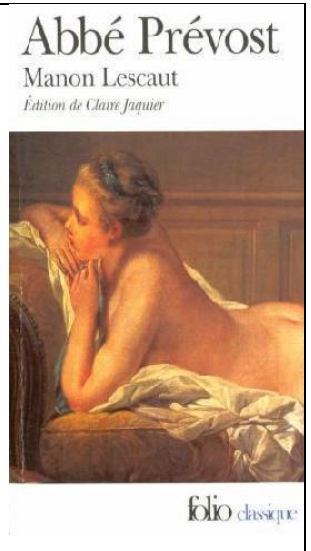
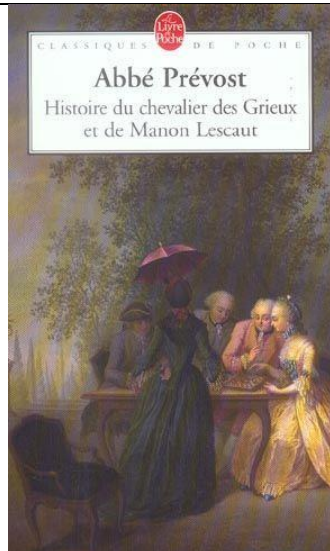
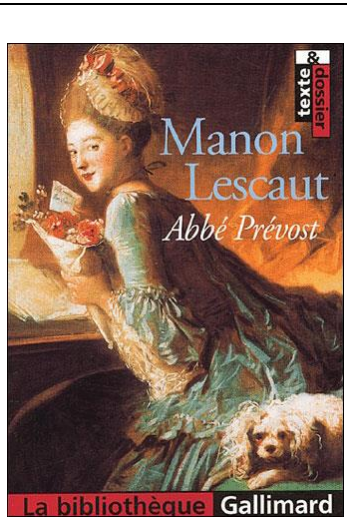
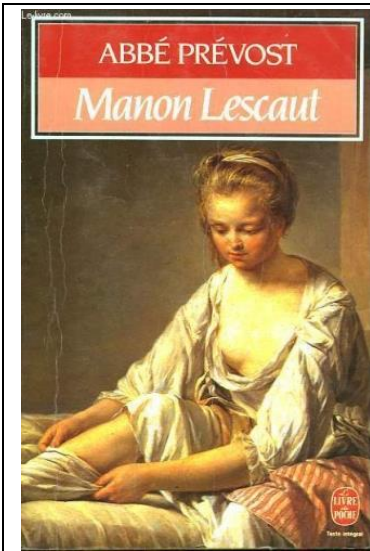
4- Tambour-major : grade militaire (sous-officier qui commande les tambours et les clairons d'un régiment) donné ici, de façon plaisante, à Mme Tim qui commande tout.

5- Bure : étoffe de laine brune.

6- Jabots de linon : ornements de tissu qui s'étalent sur la poitrine.

7- Zinzolins : tissus d'un violet rougeâtre.

Manon Lescaut: Premières de couverture



Objet d'étude: la question de l'homme dans les textes argumentatifs du XVIème siècle à nos jours

Séquence 1: Des hommes et des animaux

Lectures analytiques

- 1) La Fontaine, *Fables*, I, 5 (1668) « Le Loup et le chien ».
- 2) La Fontaine, *Fables*, VII, 1 (1678) « Les animaux malades de la Peste ».
- 3) La Fontaine, *Fables* X, 1 (1678), « L'homme et la couleuvre ».
- 4) La Fontaine, *Fables*, XII, 1 (1695), « Les compagnons d'Ulysse ».

Textes et documents complémentaires

- 1) Quelques fables mises en scène par Robert Wilson (Comédie française): comment jouer un animal?

(La cigale et la fourmi, Le corbeau et le renard, Les animaux malades de la Peste, Le loup et l'agneau, La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf, Les compagnons d'Ulysse, Les obsèques de la lionne).

- 2) La Fontaine, *Fables*, Le Villageois et le Serpent, VI, 13.

- 3) *Métamorphoses* d'Ovide:

- Arachné.
- Actéon.
- Callisto.

- Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les Chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
- 5 L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille;
Et la Mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
- 10 Le Loup donc, l'aborde humblement;
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui répartit le Chien.
- 15 Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? rien d'assuré; point de franche lippée :
- 20 Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
– Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants;
- 25 Flatter ceux du logis, à son maître complaire;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons;
Sans parler de mainte caresse.»
- 30 Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du Chien pelé.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. – Rien. – Quoi ? rien ? – Peu de chose.
Mais encor ? – Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
- 35 – Attaché ? dit le Loup; vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? – Pas toujours; mais qu'importe ?
– Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
40 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Jean de La Fontaine, **Fables**, livre VII, 1 (1678)
Les animaux malades de la peste:

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste [puisqu'il faut l'appeler par son nom]
5 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron¹,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
10 Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni Loups ni Renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.

15 Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits² du céleste courroux,
20 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements³ :
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
25 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
J'ai dévoré force⁴ moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
30 Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.
- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
35 Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Et bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur

¹ L'Achéron: fleuve des Enfers, pris pour les Enfers, le royaume des morts dans l'Antiquité.

² Trait: Tout ce qui par sa rapidité évoque une flèche lancée contre quelqu'un.

³ Dévouements: à Rome, il s'agit du sacrifice volontaire d'un individu afin de sauver la collectivité.

⁴ Force: très nombreux.

En les croquant beaucoup d'honneur.
 Et quant au Berger l'on peut dire
40 Qu'il était digne de tous maux,
 Etant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire.
 Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
45 Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
 Les moins pardonnables offenses.
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins⁵,
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'Ane vint à son tour et dit : J'ai souvenance
50 Qu'en un pré de Moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
55 A ces mots on cria haro⁶ sur le baudet.
 Un Loup quelque peu clerc⁷ prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
60 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que⁸ la mort n'était capable
 D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.
 Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

⁵ Mâtin: gros chien dressé pour garder.

⁶ Haro: cri d'appel lancé contre un délinquant.

⁷ Clerc: lettré, instruit.

⁸ Rien que: seulement

Un Homme vit une Couleuvre.
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une oeuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison⁹,
L'autre lui fit cette harangue¹⁰ :
Symbole des ingrats, être bon aux méchants,
C'est être sot, meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice ;
Selon ces lois, condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une Vache était là, l'on l'appelle, elle vient ;
Le cas est proposé ; c'était chose facile :
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La Couleuvre a raison ; pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines ;
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée, et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe ; s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu, j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.

⁹ Payer de raison : donner à quelqu'un une explication, une raison d'agir comme on le fait.

¹⁰ Harangue : discours solennel.

Croyons ce Boeuf. Croyons, dit la rampante bête.
 Ainsi dit, ainsi fait. Le Boeuf vient à pas lents.
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
 Il dit que du labeur des ans
 Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
 Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
 Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
 Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
 Que cette suite de travaux
 Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
 Force coups, peu de gré¹¹ ; puis, quand il était vieux,
 On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
 Achetaient de son sang l'indulgence des Dieux.
 Ainsi parla le Boeuf. L'Homme dit : Faisons taire
 Cet ennuyeux déclamateur ;
 Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
 Au lieu d'arbitre, accusateur.
 Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
 Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
 Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;
 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs.
 L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
 Il courbait sous les fruits ; cependant pour salaire
 Un rustre¹² l'abattait, c'était là son loyer¹³,
 Quoique pendant tout l'an libéral¹⁴ il nous donne
 Ou des fleurs au Printemps, ou du fruit en Automne ;
 L'ombre l'Eté, l'Hiver les plaisirs du foyer.
 Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée¹⁵ ?
 De son tempérament il eût encor vécu.
 L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
 Voulut à toute force avoir cause gagnée.
 Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
 Du sac et du serpent aussitôt il donna
 Contre les murs, tant qu'il tua la bête.
 On en use ainsi chez les grands.
 La raison les offense ; ils se mettent en tête
 Que tout est né pour eux, quadrupèdes, et gens,
 Et serpents.
 Si quelqu'un desserre les dents,
 C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?
 - Parler de loin, ou bien se taire.

¹¹ Gré : reconnaissance, remerciement.

¹² Rustre : personne grossière et brutale.

¹³ Loyer : prix du louage de quelque chose.

¹⁴ Libéral : généreux.

¹⁵ Cognée : la hâche.

La Fontaine, *Fables*, Livre XII, 1 (1695)

Les compagnons d'Ulysse

[...] Le seul Ulysse en échappa ;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse¹⁶
Prit un autre poison¹⁷ peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture.
Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure.
« Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphé, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »
Ulysse y court et dit « L'empoisonneuse coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole. »
Le lion dit, pensant rugir
« Je n'ai pas la tête si folle ;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi deviendrais-je un citoyen d'Ithaque¹⁸ !
Tu me rendras peut-être encor simple soldat
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse du lion court à l'ours « Eh! mon frère,
Comme te voilà fait ! Je t'ai vu si joli !
-Ah ! vraiment nous y voici¹⁹,
Reprit l'ours à sa manière
Comme me voilà fait ? comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je me rapporte²⁰ aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je ? va-t-en, suis ta route et me laisse
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse.
Et te dis tout net et tout plat²¹
Je ne veux point changer d'état. »
Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hasard²² d'un semblable refus
« Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère



Oudry Jean-Baptiste (1686- 1755)
Fables choisies de la Fontaine (1755)

¹⁶ Il s'agit de Circé, la magicienne

¹⁷ Elle tombe amoureuse d'Ulysse.

¹⁸ Ithaque est l'île sur laquelle Ulysse règne.

¹⁹ Nous y voici : voilà encore la même histoire.

²⁰ Se rapporter : se fier à.

²¹ Tout plat : franchement, sans fioritures.

²² Au hasard de : au risque de.

Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver la bergerie
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois et redeviens,

Au lieu de ce loup, homme de bien.
- En est-il ? dit le loup pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint²³ tout le village ?
Si j'étais homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme
Je ne veux point changer d'état."
Ulysse fit à tous une même semonce²⁴.
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les lois, suivre leur appétit,
C'était leurs délices suprêmes ;
Tous renonçaient au lôs²⁵ de belles actions.
Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions,
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

²³ Plandre : regretter

²⁴ Semonce : invitation, avertissement.

²⁵ Lôs : mot ancien : louange, honneur.



Circé transformant les compagnons d'Ulysse en animaux. (Edition 1581, Métamorphoses d'Ovide)

Textes complémentaires

1) La Fontaine, Fables, 1668.

Le villageois et le serpent : VI, 13

Esopo conte qu'un Manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un Serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,

Que l'âme lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête et puis siffle aussitôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.
Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire ?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte sautillant, cherche à se réunir,
Mais il ne put y parvenir.
Il est bon d'être charitable,
Mais envers qui ? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

2) Les métamorphoses d'Ovide :

ARACHNE Métamorphoses, Ovide, livre VI.

Arachné est une jeune fille originaire de Lydié²⁶, qui a la réputation d'être une tisseuse extraordinaire. Elle se vante d'être supérieure à la déesse Minerve, appelée également Pallas. Celle-ci décide de visiter la jeune fille.

Pallas se déguise en vieille femme, garnissant ses tempes de faux cheveux blancs et soutenant d'un bâton ses membres débiles. Alors elle se mit à parler: « Tout ce qu'apporte le grand âge n'est pas à éviter ; l'expérience vient sur le tard, avec les années. Ne méprise pas mon conseil ; cherche pour ta part à devenir, la tisseuse de laine la plus renommée parmi les mortelles ; réfléchis, cède à la déesse, et implore d'une voix suppliante son pardon pour tes paroles : si tu l'implores, elle pardonnera. »

Arachné regarda la vieille d'un air farouche, lâcha les fils entamés, et, retenant difficilement sa main, la colère se lisant sur ses traits, elle répondit aussitôt à Pallas qu'elle n'avait pas reconnue : « Pauvre idiot, tu arrives épuisée par une longue vieillesse, et ton tort est d'avoir vécu trop longtemps. Que ta bru, si elle existe, que ta fille, si tu en as une quelque part, écoutent tes paroles. Il me suffit de prendre conseil de moi-même, et ne va pas te figurer m'avoir aidée de tes conseils, je reste du même avis. Pourquoi la déesse ne vient-elle pas elle-même ? Pourquoi évite-t-elle ce concours ? ».

Alors la déesse : « Elle est venue ! », et, rejetant l'apparence de la vieille, elle apparut en Pallas. La déesse reçoit les hommages des nymphes et des femmes de Mygdonie²⁷ ; seule la jeune fille n'est pas effrayée. Elle rougit pourtant, et, malgré elle, cette rougeur subite marqua son visage, puis elle s'évanouit. Ainsi l'air, dès que s'annonce l'Aurore, se teinte d'habitude de rose, avant de blanchir un moment plus tard, au lever du soleil. Arachné persiste dans son projet et, avide de cette palme²⁸ insensée, elle se rue vers sa perte ; car la fille de Jupiter ne se dérobe pas, cesse de la mettre en garde et ne diffère plus la compétition.

Sur sa tapisserie, Pallas représente les dons qu'elle a faits à la ville d'Athènes, ainsi que la gloire des Dieux et le châtement de ceux qui ont osé les braver. Arachné, elle, représente les différentes métamorphoses revêtues par les Dieux pour assouvir leurs désirs auprès des mortels ou des nymphes.

Ni Pallas ni l'envie ne pourraient rien reprendre à ce travail : la blonde guerrière souffrit de cette réussite, déchira la tapisserie qui dépeignait les crimes des dieux, et, comme elle tenait en main une navette en bois du mont Cytore²⁹, à trois, à quatre reprises, elle en frappa le front d'Arachné, fille d'Idmon³⁰. La malheureuse ne supporta pas cet outrage et, hors d'elle, se noua un fil autour de la gorge. Elle était suspendue, et Pallas apitoyée la souleva : « Reste vivante, scélérate, mais toutefois pendue, et, pour t'éviter de compter sur l'avenir, j'impose la même peine à ta race et à tes lointains descendants ! »

Après cela, en s'éloignant, elle l'aspergea de sucs extraits d'une herbe d'Hécate³¹. Aussitôt touchés par le funeste poison, les cheveux d'Arachné tombent ainsi que son nez et ses oreilles ; puis sa tête devient minuscule, tout son corps aussi rapetisse ; des doigts ténus, à la place des jambes, s'attachent à ses flancs, et son ventre forme le reste ; c'est de là qu'elle produit du fil et que, devenue araignée, elle s'applique à ses toiles de jadis.

²⁶ Région d'Asie Mineure, aujourd'hui la Turquie.

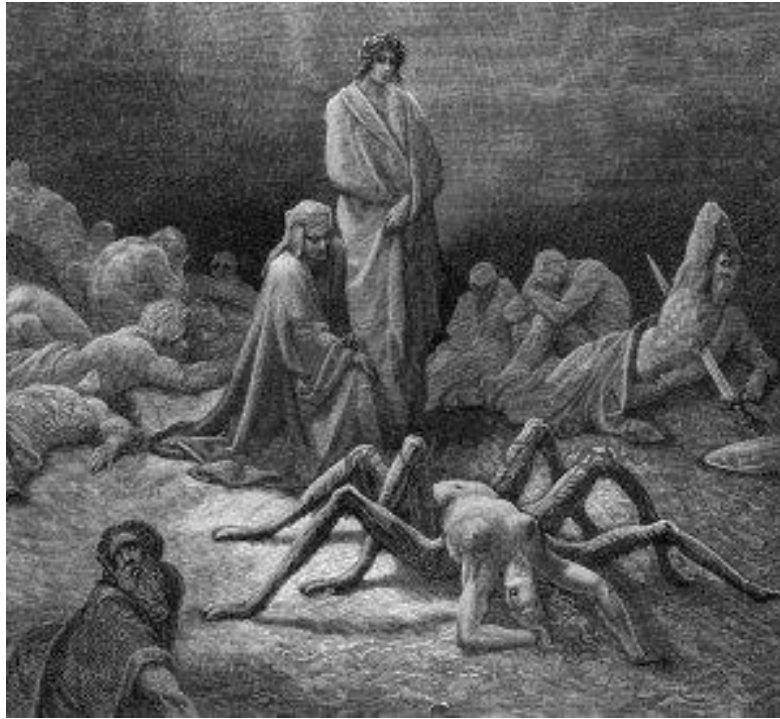
²⁷ Il existe plusieurs régions qui portent le nom de Mygdonie.

²⁸ La palme représente la récompense du concours.

²⁹ Le mont Cytore était situé au sud du Pont Euxin. Certains pensent que ce mont était réputé pour ses buis.

³⁰ Idmon (6, 133). C'était le père d'Arachné.

³¹ herbe d'Hécate : C'est-à-dire une herbe magique, la déesse Hécate étant considérée comme une divinité présidant à la magie et aux enchantements. Minerve, elle, recourt assez exceptionnellement à la magie pour opérer une métamorphose.



Gustave Doré, Arachné au Purgatoire (Illustrations pour la Divine Comédie de Dante, 1861)

ACTEON *Métamorphoses*, livre III, vers 138 à 252

La montagne était imprégnée du sang de divers fauves abattus ; déjà le milieu du jour avait contracté les ombres des choses et le soleil était à égale distance de ses deux bornes, lorsque la voix paisible du jeune homme du pays des Hyantes³² hèle ses compagnons de chasse, dispersés dans des coins écartés.

« Mes amis, nos filets et nos traits sont trempés du sang des bêtes, notre journée a été assez comblée. Demain, sur son char, couleur de safran une autre Aurore ramènera la lumière, nous reprendrons notre tâche [...] » Les hommes exécutent les ordres et interrompent leurs activités.

Il était une vallée abondant en épicéas et en cyprès élancés, nommée Gargaphie³³, et consacrée à Diane à la robe retroussée. Tout au fond de cette vallée se trouve une grotte boisée, qui ne doit rien à l'art : la nature, par son génie propre, avait imité l'art ; en effet, dans la pierre ponce vive et le tuf friable, elle avait dessiné une arcade naturelle ; sur la droite chante une petite source à l'onde transparente et un large creux est entouré d'une bordure de gazon.

Là, la déesse des forêts, lassée après la chasse, avait pour habitude d'inonder de cette onde limpide son corps virginal. Une fois dans la grotte, elle remit à la nymphe chargée de ses armes, son javelot, son carquois et son arc détendu ; une autre tendit les bras pour recevoir la tunique de la déesse dévêtue ; deux autres délacèrent les lanières de ses pieds ; plus habile que les autres, Crockalé l'Isménienne³⁴, même si sa propre chevelure était flottante, ramassa dans un noeud les cheveux de Diane épars sur sa nuque. Néphélé, Hyalé et Rhanis, ainsi que Psécas et Phialé puisent de l'eau et la déversent de leurs urnes pleines. Pendant que la Titaniennne³⁵ se baigne ainsi dans l'onde familière, voici que le petit-fils de Cadmos³⁶, qui avait reporté sa chasse, s'aventure d'un pas mal assuré dans cette forêt inconnue et parvient au bois sacré ; ainsi le portait son destin.

Dès qu'il fut entré dans l'ancre ruisselant de l'eau de la source, les nymphes dénudées, dans l'état où elles étaient, aperçurent le héros, se frappèrent la poitrine, emplirent le bois, de hurlements soudains, puis, faisant cercle autour

³² Hyantes : Nom synonyme de « Béotiens ». La Béotie est une région de Grèce.

³³ Gargaphie : vallée de Béotie, consacrée à Diane, la déesse chasserresse.

³⁴ Crockalé l'Isménienne : Suit une série de noms désignant des nymphes attachées au service de Diane. L'Isménos étant un fleuve de la région de Thèbes, « l'Isménienne » est donc synonyme de « la Thébaine ».

³⁵ Titaniennne : Le terme signifie « fille, petite-fille ou soeur d'un Titan ». Il s'applique à diverses divinités, dont Diane-Artémis.

³⁶ Actéon est le petit-fils de Cadmos, le fondateur de la ville de Thèbes.

de Diane, la protégèrent de leurs corps. Cependant, la déesse, plus grande qu'elles, les dépasse toutes d'une tête. La couleur des nuages teintés par le soleil qui les frappe directement ou celle d'une aurore empourprée ressemblait au teint du visage de Diane, surprise sans vêtement. Celle-ci, bien qu'entourée du groupe de ses compagnes, se dressa cependant de côté, tourna la tête en arrière et, comme si elle avait voulu avoir ses flèches prêtes, elle prit l'eau à sa portée et la jeta à la figure de l'homme, répandant sur ses cheveux des ondes vengeresses. Puis elle ajouta ces paroles qui annonçaient sa ruine future : « Maintenant raconte que tu m'as vue, sans un voile, si tu peux raconter, libre à toi!»

Et sans menacer davantage, elle donne à la tête inondée les cornes d'un cerf vif, allonge son cou, termine en pointes ses oreilles, transforme ses mains en pieds, ses bras en pattes effilées, et couvre son corps d'une peau tachetée. Elle lui ajoute aussi la crainte : le héros, fils d'Autonoé³⁷, s'enfuit et s'étonne d'être si rapide dans sa course même. Mais lorsque qu'il aperçoit son visage et ses cornes dans l'eau, « Malheur à moi ! » s'apprêtait-il à dire. Mais aucune parole ne suivit ; il gémit ; ce fut son seul langage ; et des larmes coulèrent sur un visage qui n'était pas le sien ; seul son esprit ancien subsistait. Que faire ? Allait-il regagner sa demeure et le toit royal ? Allait-il se cacher dans la forêt ? La honte lui interdisait une possibilité, la crainte l'autre. Il hésite, ses chiens le voient ; et Mélémpus et le subtil Ichnobates par leurs aboiements déclenchèrent le signal, Ichnobates, le Gnosien³⁸, et Mélémpus, de race spartiate.

Ensuite les autres se précipitent, plus vite que l'air rapide, Pamphagos et Dorcée et Oribasos, tous venus d'Arcadie, le vaillant Nébrophonos et le farouche Théron et Lélaps, puis Ptérélas efficace à la course, et Agré au flair très utile, le fougueux Hylée récemment blessé par un sanglier, la chienne Napé, née d'un loup et Péménis, qui avait suivi des troupeaux, ainsi que Harpyia, accompagnée de deux chiots, et Ladon de Sicyone avec son ventre maigre, Dromas, Canaché, Sticté, Tigris et Alcé, Leucon et son poil de neige, Asbolus à la robe noire, le très vigoureux Lacon et Aello, courageux coursier, et Thoüs et la véloce Cyprio avec son frère Lyciscé, et, distingué par une tache noire au milieu de son front blanc, Harpalos, puis Mélanée et la chienne Lachné au corps hirsute, et aussi, nés d'un père de Dicté mais d'une mère de Laconie, Labros et Agriodos ainsi que Hylactor à la voix perçante et ceux qu'il est trop long de citer. Cette meute, avide de sa proie, poursuit le cerf à travers crevasses, rochers et pierres inaccessibles, là où le passage est difficile, là où il n'existe pas.



Il fuit à travers les lieux où souvent il avait été le poursuivant. Hélas ! Ce sont même ses propres serviteurs qu'il fuit. Il aurait pu s'écrier : « C'est moi, Actéon, reconnaissez votre maître. ». Son esprit ne trouve plus ses mots. L'air retentit d'aboiements. Mélanchétes porta à son dos les premières blessures, Thérodamas, les suivantes ; Orésitrophos s'acharna sur son épaule ; sortis plus tard, ils avaient pris les devants par des raccourcis, à travers les montagnes. Tandis que ces chiens bloquent leur maître, le reste de la meute se rassemble et tous les crocs se portent sur le corps.

Déjà la place manque pour les coups ; la victime gémit et le son ainsi émis, qui n'est pas d'un homme, mais qui n'est pas non plus d'un cerf, remplit les taillis familiers de lamentations plaintives. Suppliant, les genoux fléchis, et avec l'air de quelqu'un en prière, il tourne en tous sens son visage muet, comme il tendrait ses

³⁷ Autonoé : La mère d'Actéon, une des quatre filles de Cadmos et d'Harmonie.

³⁸ Gnosien et spartiate : ces deux adjectifs évoquent respectivement la Crète (Cnossos) et la Laconie. Les chiens d'Actéon, appartiennent à des races de Laconie, d'Arcadie et de Crète, connues encore au temps d'Ovide.

bras. Par ailleurs, ses compagnons inconscients excitent la meute rapide, avec leurs cris habituels, et des yeux cherchent Actéon ; et comme s'il était absent, à l'envi ils crient « Actéon » - à son nom, lui bouge la tête - , ils déplorent son absence et son peu d'empressement à contempler la proie qui s'offre à lui. En fait, il voudrait être absent, mais il est présent ; et il voudrait voir, plutôt qu'éprouver les morsures sauvages de ses chiens. : Ils l'entourent complètement et, le museau plongé dans son corps, ils lacèrent leur maître vivant sous l'image trompeuse d'un cerf.

Et seule la fin de sa vie, suite à d'innombrables blessures, apaisa, dit-on, la colère de Diane, la déesse au carquois.

CALLISTO Ovide, **Métamorphoses**, II vers 410 sq

Callisto est une jeune fille qui fait partie du cortège de Diane. Malheureusement pour elle, sa beauté attire l'attention de Jupiter.

Le soleil avait parcouru dans le ciel plus de la moitié de sa course, quand elle entra dans un bois que les siècles avaient respecté. Là elle détacha son carquois de son épaule, détendit son arc flexible ; elle s'était couchée sur le sol couvert de gazon, et avait reposé la tête sur son carquois coloré.

Dès qu'il la vit ainsi, fatiguée et sans défense, Jupiter dit : « Cette infidélité-ci en tout cas, mon épouse ne l'apprendra pas, ou, si elle l'apprend, j'accepte ses reproches comme le prix à payer ! ». Aussitôt, il revêt l'apparence et la tenue de Diane et dit : « Vierge, toi qui fais partie de mes compagnes, sur quelles crêtes es-tu venue chasser ? » La jeune fille se lève de sa couche de gazon et dit : « Salut, déesse, plus puissante à mes yeux que Jupiter lui-même, dût celui-ci m'entendre ».

L'entendant il rit et, amusé d'être préféré à soi, lui donne des baisers, bien peu réservés et bien peu convenables pour une vierge. Comme elle s'apprêtait à évoquer la forêt où elle avait chassé, il l'en empêcha en une étreinte, et se trahit en perpétrant son crime. Elle, de son côté, pour autant qu'une femme puisse le faire, - Ah ! Saturnienne³⁹, si tu la voyais, tu serais plus indulgente ! -, elle donc se débat ; mais de qui une jeune fille pouvait-elle triompher ? Qui eût pu l'emporter sur Jupiter ? Victorieux, Jupiter regagne l'éther supérieur ; elle, elle hait ce bois et la forêt complice, puis, quittant ces lieux, elle en oublie presque de reprendre son carquois, ses flèches et l'arc qu'elle avait suspendu.

[...]

Déjà les cornes de la lune reparaissent pour un neuvième cycle, quand la déesse, fatiguée par une chasse menée sous les feux fraternels⁴⁰, gagna la fraîcheur d'un bois, d'où s'écoulait un ruisseau qui se faufilait en murmurant entre des sables poudreux. Elle apprécia l'endroit, puis du pied effleura l'eau qu'elle apprécia aussi, disant : « Tous les témoins sont loin ; plongeons nos corps nus dans ces ondes généreuses ». La Parrhasienne⁴¹ rougit ; toutes les nymphes se déshabillent ; elle seule se fait prier ; comme elle hésite, on lui ôte son vêtement, ce qui révèle son corps nu et met sa faute en évidence. Interdite, elle cherche de ses mains à cacher son ventre, « Pars d'ici, et ne souille plus ces sources sacrées », lui dit la Cynthienne⁴², lui ordonnant de s'écarter de sa troupe.

La matrone, épouse du grand Tonnant⁴³, était, depuis longtemps, au fait de l'aventure, se réservant de sévir lourdement en temps voulu. Il n'y a plus de raison de tarder ; déjà un enfant, Arcas, - c'est précisément ce qui affecta Junon - était né de sa rivale. Junon centra sur lui à la fois ses regards et la cruauté de ses pensées : « À l'évidence il ne manquait plus que cela, fille adultère : » dit-elle, « que tu sois féconde, que ta maternité rende public mon déshonneur et qu'ainsi soit attestée l'infamie de mon Jupiter. Tu ne resteras pas impunie : je t'enlèverai la beauté qui te plaît tant et par laquelle, fille odieuse, tu charmes mon mari. »

Elle dit, et la saisissant en face d'elle par les cheveux du front, elle la jeta sur le sol, tête en avant. Suppliante, elle tendait les bras : ses bras commencèrent à se hérissier de poils noirs, ses mains se courbèrent, se développant en griffes crochues, et firent office de pieds, et sa bouche, tant célébrée jadis par Jupiter, se déforma en une large

³⁹ Il s'agit de Junon, l'épouse de Jupiter, fille de Saturne et de Rhéa.

⁴⁰ Feux fraternels : Apollon est le frère de Diane et est associé au Soleil. Sa sœur renvoie à la lune.

⁴¹ Parrhasia est une ville d'Arcadie, dont Callisto est originaire.

⁴² La Cynthienne : il s'agit de Diane, le Cynthos est une montagne sur l'île de Délos, là où sont nés Diane et Apollon.

⁴³ La matrone désigne Junon, Jupiter est le dieu de la foudre et du tonnerre.

gueule béante. Pour que ses prières et supplications ne fléchissent pas les esprits, on lui arrache la faculté de la parole ; de sa gorge rauque sortent des cris irrités et menaçants, qui sèment la terreur.

Son caractère d'avant subsista quand elle fut devenue ourse. Ses gémissements ininterrompus témoignent de ses souffrances ; elle lève vers le ciel et les astres ce que sont maintenant ses mains, et, sans pouvoir s'exprimer, ressent l'ingratitude de Jupiter. Ah ! Que de fois, n'osant se reposer dans la solitude de la forêt, elle erra devant la maison et dans les champs, son ancien domaine ! Ah ! Que de fois, menée à travers les rochers par les chiens hurlants, n'a-elle pas fui, chasseresse effrayée, par crainte des chasseurs ! Souvent, voyant des fauves, elle se cacha, oubliant ce qu'elle était, et, ourse, elle frémit d'horreur apercevant des ours dans les montagnes et redouta les loups, bien que son père⁴⁴ fût de leur nombre.



Pietro degli Ingannati XVIème siècle, Callisto et Junon.

⁴⁴ Callisto est la fille du roi Lycaon, roi d'Arcadie, qui fut transformé en loup par Jupiter pour avoir voulu éprouver la divinité de celui-ci en lui servant de la chair humaine, alors que Jupiter s'était présenté, déguisé en mendiant, à son palais.